

Quand le nouveau cultivateur a terminé ses travaux d'ensemencement, qu'il se repose quelques jours dans son espérance, qu'il jouisse, par avance, du fruit de ses labeurs et de ses fatigues. C'est alors qu'il peut comparer son sort à celui des jeunes gens qui ont passé la saison d'hiver dans les chantiers, et qu'il peut se dire avec vérité et sans orgueil : Je suis plus riche qu'eux de toute l'étendue de ma terre ensemencée, je suis plus riche qu'eux, puisque je suis mon maître, et qu'ils sont serviteurs. Oui, voilà des vérités qui devraient fortement impressionner tous les hommes de cœur, et les engager à lever tous les obstacles pour arriver à l'indépendance et à l'aisance, en devenant propriétaire d'une terre.

Pendant la belle saison, le défricheur devra encore abattre la forêt jusqu'au temps de la récolte ; et, aussitôt qu'il aura mis son grain et ses légumes à l'abri, il devra de nouveau reprendre la hache, soit pour abattre, soit pour sarcler, pour l'hiver suivant.

Maintenant, comme l'exemple fait plus pour encourager que tous les préceptes et les raisonnements, nous allons en citer deux à l'appui des avantages qu'offre le défrichement d'une bonne terre ; ces exemples sont choisis entre mille.

Nous avons connu un jeune homme qui laissa la maison paternelle pour s'enfoncer dans la forêt, n'ayant d'autre héritage que sa hache et des provisions pour huit mois. Il arriva sur la terre qu'il avait choisie dans le courant de l'été, vers la fin de septembre. Depuis cet époque, jusqu'au temps des semences, il se bâtit une cabane, défricha quatre arpents de terre, et fit deux cents livres de sucre. Il ensemença cet abattis de blé, d'orge, de pois, de patates et de rabioles. Le tout réussit si bien qu'il récolta trois cents minots de grains et de légumes. L'année suivante, la semence étant des trois-quarts plus considérable, il récolta près de cinq cents minots de tout grain, et huit voyages de foin. Ce jeune homme voyant de si beaux résultats, se bâtit une grange, acheta un bœuf, deux vaches et quelques objets de ménage. Au bout de quatre années, il avait au-delà de trente arpents d'abattis, un ménage complet, une maison de vingt-cinq pieds sur trente, un cheval, une paire de bœufs, six vaches, et tous les autres animaux d'une ferme, et une basse-cour complète. Sa terre qui ne lui avait coûtée que vingt-cinq louis, en valait au moins trois à quatre cents. Et, quand son vieux père et ses frères allaient le visiter, sa femme, car il était marié depuis deux ans, pouvait leur offrir une table fournie de mets aussi variés qu'aurait pu le faire le cultivateur le plus aisé de nos grandes paroisses.

Mais, vous nous direz, tout en admirant un si beau résultat : " ce jeune homme avait au moins des provisions, et nous n'en avons pas, il n'avait pas de famille, et nous en avons une nombreuse." Cette observation n'est que trop juste, nous l'avouons ; cependant, elle ne vous donne pas raison, surtout si vous admettez que *ce que d'autres ont fait vous pouvez le faire.*

Un jour, une famille composée du père, de la mère, et de cinq enfants en bas âge arriva, vers le 15 d'octobre, dans un township ouvert depuis six ans, pour y demeurer. Cette famille était dans un dénûment complet ; elle s'était fait transporter par charité, et avait vécu d'aumônes pendant le trajet. Le

chef de cette famille choisit une terre d'excellente qualité le jour même de son arrivée ; mais il ne put en commencer le défrichement que quatre mois plus tard ; car, étant sans provisions pour lui et sa famille, il dû, ainsi que sa femme, travailler pour des colons aisés jusque vers la fin de février. A cet époque, il commença à défricher sa propre terre, et travailla avec tant d'ardeur, qu'il put abattre et brûler une étendue de forêt de trois arpents. Un arpent de cet abattis fut semé en blé, un autre en orge, et le troisième en patates et en rabioles. Voici ce qu'il récolta l'automne suivant : vingt-deux minots de blé, vingt-quatre minots d'orge, cent minots de patates et autant de rabioles. Cette récolte étant suffisante pour toute la famille et pour engraisser un porc, ce nouveau propriétaire se bâtit une petite maison, car jusque là il était demeuré chez un cultivateur du lieu, et fit encore, pendant l'automne, l'hiver et le printemps suivant, un abattis de huit arpents d'étendue. Au bout de quatre années de séjour dans ce township, cette famille était pourvue de la plupart des objets nécessaires dans un ménage, possédait bœufs, vaches, moutons, porcs, enfin, elle était à l'aise et pouvait aider les nouveaux colons qui arrivaient dans l'endroit, soit en leur procurant de l'ouvrage ou en les secourant de toute autre manière.

Un des missionnaires des townships de l'Est nous disait il y a quelques années : " Dans certaines localités on redoute l'arrivée des pauvres et on les éloigne le plus possible ; quant à nous, nous les invitons, surtout s'ils sont honnêtes et laborieux, car nous sommes certains que sur nos bonnes terres, ils échangeront bientôt leur pauvreté contre l'aisance. Je connais dans mes missions au-delà de quarante familles qui sont arrivées ici manquant de tout, et qui sont aujourd'hui, après quatre, six, huit, dix années de travail, dans une parfaite aisance."

Que dire après de tels exemples ? Et que penser encore une fois, de ceux qui se laissent arrêter par les plus petits obstacles et qui préfèrent la servitude, et le plus souvent la pauvreté et la misère à tous les avantages qu'offre au colon le défrichement d'une terre dans la forêt ? Malgré notre désir de ne blesser personne, ne sommes-nous pas forcés d'avouer que le sang des fondateurs de la colonie canadienne-française est dégénéré dans leurs veines.

Nous les supplions de rappeler à leur mémoire que la vaillance et l'énergie que nos pères déployèrent dans leurs luttes avec les Iroquois étaient égalées par le courage et la vigueur avec lesquels ils faisaient fuir la forêt devant eux. Oui, ces hommes dont nous ne pouvons rappeler le souvenir sans admiration, ces héros qui fécondèrent le sol canadien de leurs sueurs et de leur sang, tenaient le fusil à leur côté, pendant que d'un bras vigoureux ils faisaient pénétrer la hache jusqu'au cœur de l'arbre. Que leurs travaux et leur infatigable énergie raniment notre ardeur, reveillent en nous l'amour de l'indépendance, et nous fassent tout entreprendre pour livrer à nos descendants l'héritage le plus durable, celui du sol.

Il est vrai que le nombre de ceux qui, tous les jours, partent pour aller s'établir sur des terres incultes est déjà considérable ; mais suffit-il aux véritables exigences de notre époque, à